

# Discours direct chez les jeunes : nouvelles structures, nouvelles fonctions.

Maria Secova  
Queen Mary, University of London

October 2013

**Résumé:** Cet article s'interroge sur les nouvelles tendances dans l'utilisation du discours direct dans deux corpus spontanés recueillis à Paris et à Londres dans le cadre du projet Anglais Multiculturel de Londres – Français Multiculturel de Paris<sup>1</sup>. L'analyse des données françaises révèle des stratégies innovantes qui accompagnent le discours rapporté dans les récits des adolescents. Elle expose des tendances similaires à celles trouvées dans d'autres langues et variétés (pour l'anglais, voir Tagliamonte & D'Arcy 2007, Buchstaller & D'Arcy 2009, Cheshire et al. 2011, Fox 2012; pour le français québécois, Levey et al. 2013), mais aussi quelques différences vraisemblablement spécifiques au français hexagonal. Cet article traite des fonctions pragmatiques que les formes émergentes recouvrent dans des contextes variés, et s'interroge sur les forces motrices de leur développement.

**Mots-clés:** discours rapporté, changement linguistique, grammaticalisation

## Queen Mary's OPAL #29 Occasional Papers Advancing Linguistics

ACKNOWLEDGEMENTS: I am grateful to the Economic and Social Research Council for funding the project Multicultural London English – Multicultural Paris French (ref. RES 062330006) of which this analysis forms a part. I thank Jenny Cheshire and Penelope Gardner-Chloros for their detailed comments and advice. A special thanks to all participants in the recordings.

---

<sup>1</sup> [www.mle-mpf.bbk.ac.uk](http://www.mle-mpf.bbk.ac.uk) (ESRC/ANR RES 062330006, 2010-2014)

## 1. Introduction

Mêlant des questions syntaxiques, prosodiques, pragmatiques et argumentatives, le discours rapporté figure parmi les thèmes les plus complexes à aborder dans les études du langage parlé. Et pourtant, il occupe une place importante – et presque omniprésente – dans nos conversations quotidiennes. Selon la définition de Rosier (2008 : 3), le discours rapporté « recouvre les formes linguistiques permettant de rapporter ou de représenter, sous une forme directe ou indirecte, le discours d'autrui (*il a dit que*) ou son propre discours (*je lui ai dit que*) ». Alors que le discours indirect (désormais « DI ») fait recours à la subordination grammaticale en rapportant les propos de manière paraphrasée, le discours direct (« DD ») le présente « tel quel », de façon directe et immédiate. La fonction que ces deux types de discours rapporté partagent est de signaler que les propos du locuteur ne sont pas les siens, mais qu'il en fait un usage stratégique pour réaliser différentes fonctions énonciatives. Le discours direct, qui va nous intéresser ici, constitue, pour ainsi dire, la forme la plus littérale de la reproduction des paroles d'autrui, avec des indices plus ou moins explicites du décrochage énonciatif signalant que le discours cité se situe dans un autre moment. À l'oral, le DD serait plus fréquent alors que le DI y serait relativement peu représenté (Morel 1996 : 77), ce qui pourrait être vu comme « une tendance générale dans le langage parlé à choisir la parataxe plutôt que la subordination » (Andersen, 2002).

Dans le contexte français, le discours direct représente un terrain d'investigation privilégié dans les théories linguistiques ainsi que littéraires (Rosier 2008, Marnette 2005, Genette 1983). En revanche, rares sont les études empiriques basées sur des corpus spontanés et informels, lieu où pourtant le discours direct apparaît par définition le plus souvent. L'évolution des formes du DD à l'oral n'a que très rarement été étudié. Le présent article tente de pallier cette lacune en examinant le discours direct tel qu'il est employé par des jeunes, souvent considérés comme « innovateurs linguistiques » (Cheshire et al. 2011). Mon objectif ici est d'examiner en parallèle les séquences du DD en anglais et en français, en considérant les similarités de leurs fonctions pragmatiques d'une part, et de leurs propriétés structurelles d'autre part. Je tente également de relever les innovations dans le système du DD, et de m'interroger sur les forces motrices du développement de nouvelles variantes informelles ainsi que sur leur avenir dans le langage parlé. Cette comparaison permettra d'exposer de potentielles tendances universelles à l'œuvre dans la parole spontanée, ainsi que des motivations susceptibles d'expliquer l'émergence de nouvelles formes, dont voici deux exemples (voir l'annexe pour la liste complète des variantes):

- 1) MAE: *après mes frères ils étaient là "mais non maman laisse la" et tout moi j'étais là "[= imitation pleurs]" +...*
- 2) TIN: *he was describing him and I was like "oh my god you like the same guy as me!"* .

Mon approche ici sera d'ordre discursif et pragmatique, et c'est donc principalement dans cette optique que j'examinerai quelques travaux pertinents traitant de la problématique. Dans une visée contrastive, je ferai également référence à des travaux sur le discours direct en anglais, pertinents pour cette étude. Etant donné que mon objectif principal ici est une description linguistique de différentes formes du discours direct avec un intérêt particulier pour la grammaticalisation des formes « non-traditionnelles », je me focaliserai sur une analyse *qualitative* des données du corpus.

## 2. Discours direct dans la littérature

### 2.1 *Cadre théorique*

A l'écrit, la délimitation du DD peut être facilitée par des marques explicites comme les guillemets, mais le repérage devient plus complexe à l'oral, où les séquences de DD peuvent être confondues avec le « discours porteur qui devrait lui servir de cadre » (Morel et Danon-Boileau 1998 : 130). Dans la langue parlée, le DD s'accompagne d'indices très hétérogènes, tant linguistiques qu'extralinguistiques. On y compte surtout des pauses, des marques prosodiques, l'utilisation de particules discursives ou des introducteurs, accompagnés de regards, mimiques, gestes ou postures.

Placée sur un continuum entre *dire* et *montrer*, une des fonctions principales du discours direct est de « reproduire » une expérience vécue (Clark et Gerrig 1990: 793). Ainsi, quand nous entendons quelqu'un raconter un événement passé via le discours cité, c'est comme si nous vivions directement les aspects détaillés de cet événement. Wolfson (1978), comme beaucoup d'autres, considère la narration finalement comme une « performance » ('performed narrative'), où l'effet de vivacité et d'immédiété serait notamment créé par le choix d'éléments lexicaux et grammaticaux, comme par l'utilisation du présent historique pour relater des faits du passé.

En terme de contextes d'usage, le discours direct est par définition un phénomène caractéristique des situations informelles et spontanées. Il se produit généralement en contexte relâché, dans des situations hautement familières où les locuteurs exposent des récits sur leurs expériences personnelles. D'où la difficulté de pouvoir obtenir du discours direct (tout comme d'autres phénomènes vernaculaires), car les instances narratives peuvent se révéler plus ou moins rares même dans des corpus autrement assez informels, ce qui représente un véritable défi pour les méthodes de recueil.

Une autre difficulté réside dans le fait que les frontières d'une séquence de DD ne se révèlent pas toujours très claires. La séquence citée peut être présentée « telle quelle », mais sans alignement des repères déictiques sur le discours citant. La citation ne fait alors objet d'aucun marquage (ni verbe introducteur, ni incise), et le repérage exige une interprétation basée sur des indices prosodiques ou contextuels. Ce type de discours direct est aussi communément appelé *discours direct libre* (Gennette 1983).

Quelles sont les constructions qui permettent d'introduire le discours direct dans la parole ? A la frontière gauche, il existe des indices variés, dont les plus communs sont simplement des verbes « introducteurs » (*dire, demander, raconter, crier* etc.), accompagnés de repères tels que des pauses, un changement de ton ou l'utilisation de particules comme *ouais* ou *mais*. Or, les introducteurs ne sont pas nécessairement des verbes : ils peuvent se présenter sous diverses formes, par exemple à l'aide de substantifs ou de comparatifs (*genre, style, en mode*) ou encore d'introducteurs dits « zéro » (où le DD n'est introduit par aucune construction à caractère de citation), comme dans l'extrait (3) en français et (4) en anglais :

3) NAT: *après ils en ont eu tellement marre que (.) "bon allez hop (.) tout en carré c'est bon".*

4) SER: *'cos my parents were so (.) strict not strict but old school with like curfews and not going out to parties and (.) "oh you wanna sleep over at your friend's house well who are they?"*

Etant donné que les constructions permettant d'introduire le DD en antéposition constituent une catégorie assez hétérogène, je vais désormais les appeler simplement « introducteurs » ('quotative' en anglais).

Selon la littérature (Buchstaller 2001, Tagliamonte & D'Arcy 2009, Cheshire 2012 et Fox 2012, pour ne citer que quelques études), les introducteurs constituent une catégorie grammatico-discursive habituellement sujette au changement linguistique, souvent accompagné d'une grammaticalisation. La thématique du changement a principalement été étudiée dans le contexte anglo-saxon, dans des études quantitatives examinant, en temps apparent ainsi qu'en temps réel, la distribution des formes, leur conditionnement social, les différences entre les variétés selon les pays, ainsi que l'évolution diachronique des variantes. Or, selon de nombreuses études sociolinguistiques, l'analyse longitudinale et les études contrastives sont souvent bridées, d'une part, par un manque de données informelles représentatives et comparables, et d'autre part, par des méthodologies divergentes ou inadaptées (Pichler 2010). Le corpus MPF offre donc de nouvelles perspectives non seulement dans l'étude du changement linguistique en français, mais aussi dans des possibilités de comparaison avec le contexte anglais, plus fréquemment investigué.

## 2.2 *Discours direct et grammaticalisation*

Les formes émergentes dans le système du discours direct sont habituellement considérées comme un lieu propice au changement, et notamment à la grammaticalisation, consistant en « l'évolution d'une forme lexicale vers une forme grammaticale, ou en celle d'une forme grammaticale vers une forme d'un statut plus grammatical » (Prévost 2006 : 122). La grammaticalisation se caractérise par un certain nombre de mécanismes convergents, n'étant toutefois pas indispensables. Parmi eux, Prévost mentionne la recatégorisation (changements de catégorie allant des catégories

majeures vers les catégories mineures), souvent accompagnée par la décatégorialisation (perte des marqueurs de catégorialité et des caractéristiques syntaxiques des catégories majeures). Ce processus va de paire avec une perte de flexibilité syntaxique et un « figement », illustré par Dostie (2001) sur deux formes pragmatiques en français, *tiens* et *tenez*, s'étant progressivement développées en marqueurs discursifs avec deux formes possibles (*tiens* et *tenez*), mais pas avec d'autres formes du même verbe (*tenons*). Des phénomènes de coalescence sont aussi possibles, comme on peut le constater sur l'exemple anglais de *indeed*, qui s'est supposément grammaticalisé à partir d'une forme composée, *in* et *deed* (Hopper & Traugott 2003). Ce processus s'accompagne parfois d'une perte de matière phonétique, liée à la hausse de la fréquence des formes et aux phénomènes de coalescence (Prévost 2006 : 124).

Les formes grammaticalisées, étant à la base assez fréquentes, perdent au fur et à mesure leur contenu propositionnel, mais d'un autre côté acquièrent et renforcent leurs fonctions pragmatiques. Parallèlement à ce processus, les variantes en question sont de plus en plus liées à l'attitude du locuteur (subjective), à l'attitude du locuteur envers l'interlocuteur (intra-subjective) et à l'attitude du locuteur vis-à-vis du flux et du contenu discursif (méta-discursive et textuelle). Ce développement vers des fonctions épistémiques est communément appelé 'subjectification' (Hopper & Traugott 2003: 92).

Enfin, la grammaticalisation s'accompagne souvent du phénomène de persistance, car au stade intermédiaire, de nouvelles formes coexistent avec des formes plus anciennes, ou une forme elle-même reste polysémique (utilisée autant avec ses significations traditionnelles qu'avec des significations développées plus tard). Naturellement, cette coexistence donne lieu à la variation – un phénomène allant toujours de paire avec la grammaticalisation.

Que dire de la grammaticalisation des formes émergentes introduisant le discours direct ? Prenons l'exemple prototypique d'une structure relativement nouvelle, l'anglais BE+LIKE ('être comme'), l'évolution de laquelle s'avère pertinente aussi pour certaines constructions similaires en français.

L'utilisation de BE+LIKE a connu un essor considérable depuis les années 80 et s'est développée en tant qu'introducteur de DD principalement chez des jeunes (voir, entre autres, Ferrara & Bell 1995; Buchstaller 2001, Tagliamonte & D'Arcy 2004, 2007). Ses fonctions initiales ont évolué vers des emplois nouveaux tant du point de vue pragmatique que grammatical, mais le terme s'est aussi développée au niveau structurel en s'agglutinant en une construction figée qui jusqu'alors n'existait pas dans le contexte étudié, c.à.d. en tant qu'introducteur de discours rapporté.

Concernant la personne grammaticale, plusieurs études ont démontré que même si de nos jours BE+LIKE ne s'emploie pas uniquement à la première personne, ceci était le contexte privilégié quand la construction entrait dans le système du DD. Cette particularité semble étroitement se lier au fait qu'une des fonctions initiales de cette construction était d'introduire un monologue intérieur, lorsque les locuteurs présentaient

leurs pensées, attitudes et points de vue à la première personne (Ferrara & Bell 1995: 270). Analysant les données de MLE ('Multicultural London English'), Fox (2012 : 241) soutient cette hypothèse en suggérant que si BE+LIKE s'est répandu dans le contexte du DD à la troisième personne, on pourrait s'attendre à ce que ses fonctions pragmatiques se soient étendues aux discours directs, tout en gardant la fonction des « pensées intérieures » associée davantage avec la première personne. Dans son analyse quantitative, le contexte de sons et gestes non-lexicalisés se montre le plus favorable à l'occurrence de BE+LIKE, ce qui confirme le constat de Ferrara & Bell (1995) à propos du continuum de la grammaticalisation allant de l'expression des sons/gestes non-lexicalisés et des pensées intérieures vers le discours direct.

Tagliamonte & D'Arcy (2007 : 211) démontrent, sur un échantillon stratifié par âge en temps apparent, que la proportion de discours rapportés exprimant le monologue intérieur semble s'être accru de façon significative depuis les dernières décennies. Tandis que la pensée interne ne représentait que 8% du total des occurrences du DD chez les octogénaires, cette proportion a plus que triplé chez les jeunes adultes (30 ans). L'étude montre, par ailleurs, que l'utilisation de BE+LIKE s'est accélérée avec les dernières générations (les premiers utilisateurs ont aujourd'hui 40-49 ans) et culmine chez les 30 ans. Selon les auteures, ce développement est révélateur d'un changement dans la façon dont les locuteurs construisent et relatent des histoires. En particulier, l'option stylistique d'exprimer le monologue intérieur dans la narration des expériences personnelles aurait augmenté avant que BE+LIKE entre dans le système, tissant ainsi le chemin pour un nouveau développement. Cette construction aurait donc rempli une niche déjà existante en tant qu'outil permettant d'exprimer des pensées, avant de se grammaticaliser en introducteur à part entière (Tagliamonte & D'Arcy, *ibid.*). Il semblerait, donc, que les transformations linguistiques dans le système du DD vont de pair avec les changements pragma-cognitifs dans la société, et pourraient refléter des motivations plus ou moins universelles.

A ce propos, il est particulièrement intéressant de regarder de plus près la construction THIS IS + SPEAKER, une forme déictique retrouvée chez les jeunes londoniens (Cheshire *et al.* 2011, Fox 2012) et dont l'usage semble limité à cette métropole :

5) *This is them* « *what's the smell that's coming out ?* » (Fox 2012 : 251)

Bien que cette variante soit considérablement moins fréquente que BE+LIKE (3% contre 45% chez les 16-19 ans), il peut très bien s'agir d'une nouveauté en phase initiale de grammaticalisation exposant un contexte propice pour observer comment de telles constructions naissent et quels facteurs conditionnent leur développement.

Cheshire *et al.* (2011) remarquent que THIS IS + SPEAKER s'emploie aussi bien dans des contextes du DD que dans des contextes sans DD, et dans le corpus on le retrouve le plus fréquemment chez les 8-9 ans, où il est souvent utilisée pour décrire « des états, sentiments, actions, gestes et expressions des protagonistes » (2011 : 174). Tout comme BE+LIKE, cette expression entre donc vraisemblablement dans le système du DD en

tant que particule de description, avant de se développer en introducteur à part entière, thème que j'aborderai plus loin dans la Section 4.2.

Vandelanotte (2012) explique que le changement linguistique a tendance à se produire dans des contextes pragmatiques et morphosyntaxiques assez spécifiques, et concerne non seulement des lexèmes, mais très souvent des unités morphosyntaxiques plus larges. Le fait que ces constructions se trouvent au début de la trajectoire de grammaticalisation, et qu'elles ne possèdent pas le même statut que les introducteurs à part entière tels que *dire*, peut se voir dans leur inflexibilité grammaticale initiale. En tant qu'introducteurs, ils ne peuvent pas, par exemple, s'employer dans des questions (*\*what was he like?*, *\*qu'est-ce qu'il a fait genre?*, *\*qu'est-ce qu'il était là?*) et sont très rares dans les négatives (*?he wasn't like « oh »*, *\*il n'a pas fait genre « ouais »*, *\*il n'était pas là « ouais »*). Or, ces emplois sont tout-à-fait possibles avec les introducteurs « traditionnels » (*what did he say? / qu'est-ce qu'il a dit?*). En conséquence, l'auteur propose que les structures comme BE+LIKE en anglais devraient être examinées non comme des verbes *dicendi* mais plutôt comme des constructions figées.

### 3. Données

L'analyse présentée dans cet article se base sur les corpus anglais et français du projet 'Multicultural London English – Multicultural Paris French'. Le sous-corpus français, transcrit et annoté en discours direct, comporte 30 enregistrements informels, réalisés en différentes séances durant généralement un peu plus d'une heure. L'échantillon est composé de 71 locuteurs âgés de 10 à 19 ans : 39 femmes et 32 hommes, tous habitant dans la région d'Ile-de-France. Du côté anglais, l'échantillon sélectionné est légèrement plus conséquent, comportant 100 locuteurs âgés de 10 à 19 ans résidant à Londres (44 femmes et 56 hommes)<sup>2</sup>. Les deux corpus contiennent plusieurs auto-enregistrements réalisés sans la présence d'enquêteur/enquêtrice<sup>3</sup>.

Le but de la méthodologie suivie était de permettre d'obtenir des paroles spontanées et informelles, et tout était donc mis en place pour minimiser le « paradoxe de l'observateur » (Labov 1972: 61). Nous nous efforcions à tout moment de mettre les locuteurs à l'aise ainsi que de les encourager à parler spontanément et sans tabous, à relater des histoires et à donner leur avis sur différents événements de la vie. Cette pratique est d'autant plus pertinente pour les analyses des phénomènes discursifs tels que le discours direct, que ces phénomènes ne se trouvent généralement qu'en situation hautement informelle, comportant en particulier des récits narratifs sur des faits quotidiens. Dans la majorité des cas, pour obtenir davantage de spontanéité et d'interactivité, les sujets étaient enregistrés en groupe de deux ou trois amis.

---

<sup>2</sup> Linguistic Innovators: The English of Adolescents in London, RES-000-23-0680.

<sup>3</sup> Les sous-corpus analysés ici ont été recueillis par une seule enquêtrice dans les deux cas: Sue Fox à Londres et Maria Secova à Paris.

#### 4. Les introducteurs : fonctions pragmatiques

##### 4.1 « Genre » comme particule d'approximation

L'une des fonctions récentes du terme *genre*, attestée par les données mais rarement étudiée dans la littérature, est de servir à encadrer le discours direct. Bien que les emplois innovants de *genre* soient mentionnés dans différents travaux (par exemple, Yaguello 1998 ou Rosier 2002), la fonction d'introducteur n'est discutée que très sporadiquement (Fleischman & Yaguello 2004). Ceci n'est peut-être pas surprenant au vu de la grammaticalisation de certaines particules discursives, privilégiant tout d'abord des fonctions discursives assez générales (atténuation, exemplification, comme dans [6a] et [6b]) avant de s'étendre vers des contextes plus spécifiques (discours rapporté, [7a] et [7b]). Il s'avère donc possible que la fonction d'introducteur soit parmi les dernières à s'être développée.

- 6a) SER: *no-one can really box us into like a category.*
- 6b) YUS: *ils se connaissent depuis qu'ils ont genre deux ans.*
- 7a) LAT: *on dirait des gamins genre "non j'ai pas deux ans !"*
- 7b) DEA: *if I just said I'm from round the corner (.) like "I live in this estate here."*

Les termes *genre* et *like*, fréquents dans les données du corpus, se rapprochent par leur sémantisme comparatif, étant sans doute à l'origine de leurs fonctions actuelles. Ces particules permettent aux locuteurs 'd'admettre, et même souligner la valeur approximative de leur citation, se protégeant ainsi contre d'éventuelles critiques quant à la nature inexacte de la reproduction' (Buchstaller 2012 : 15). Buchstaller explique que cette fonction de mitigation est particulièrement utile lorsque les locuteurs souhaitent exprimer leurs positions, sentiments, attitudes, opinions ou points de vue.

En termes de grammaticalisation, l'évolution du terme *genre* semble avoir suivi certains des mécanismes décrits ci-dessus. On citera tout d'abord l'effet d'érosion au niveau morphosyntaxique et phonologique, car le terme provient vraisemblablement des locutions plus longues, telles que *de ce genre / du genre* ou *ce genre de / le genre de*. Le processus d'extension pragmatique a été accompagné d'une perte de contenu propositionnel, c.à.d. une désémantisation du terme *genre* qui possédait – en tant que substantif – une signification plus exacte. En contrepartie, *genre* dans ses emplois innovants remplit davantage des fonctions subjectives, dont la mitigation des propos cités et le désengagement du locuteur vis-à-vis du contenu de ces propos.

L'utilisation des introducteurs avec des fonctions d'approximation semble très répandue. La possibilité d'un transfert direct est souvent discutée, notamment dans des situations de contact où des constructions de la langue hôte seraient calquées sur des constructions de la langue source. Cela fait penser, par exemple, à *être comme* utilisé comme introducteur de DD en français canadien, et dont les caractéristiques semblent identiques à celles de *be like* en anglais. Or, la possibilité d'un transfert direct est ici mise en question, et les

motivations internes sont évoquées comme un facteur tout aussi pertinent (Levey et al. 2013).

Des développements similaires autour du discours direct sont signalés aussi à travers des langues typologiquement différentes, recrutant des expressions dont le sémantisme se base sur la ressemblance et la comparaison, comme *und ich so* en allemand (Golato, 2000 et 2012), *van* en hollandais (Coppen & Foolen, 2012), *bare* et *liksom* en norvégien (Hasund et al., 2012), *ke'ilu* en hébreu (Maschler 2002), *tipa* en russe (Wiemer 2009), *jako(že)* en tchèque (Dobiáš 2005) ou encore *ako(že)* en slovaque (Hoffmannova 2009). L'approximation dans le langage, serait-elle plus fréquente chez les « jeunes » ? Certains chercheurs notent en effet que ces derniers, particulièrement à l'adolescence, feraient preuve d'un manque de confiance conversationnelle, et auraient davantage besoin des expressions avec des fonctions d'atténuateur, comme des marqueurs discursifs (Jorgensen 2009, Rodriguez 2002). Or, seule une analyse des corpus stratifiés par âge pourrait éclairer les différences générationnelles dans l'utilisation du discours direct, et permettre d'établir si les particules de mitigation sont réellement plus nombreuses chez certaines catégories.

Dans les interactions des adolescents, un certain nombre d'usages innovants se dirigent dans le sens d'une informalisation dans le système du discours rapporté. Prenons l'exemple du terme *faire genre*, et d'autres variantes similaires comme *faire style* ou *être en mode*, ou encore *like* en anglais :

8) AIM: *je l'ai regardé comme ça (.) genre en mode "tu veux quoi" et tout !*

9) ZAC: *yeab someone's being a hero like "oi !" [= imitation] .*

Au plan discursif, l'utilisation des particules comme *like* et *genre* permet aux locuteurs non seulement de rapporter les paroles d'autrui, mais aussi de reproduire son attitude ou l'impression qu'il a donné à son entourage. La stratégie reste la même dans l'autocitation, où les locuteurs expriment ce qu'ils pensent, ce qu'ils ressentent, ou le flux de leurs pensées tel qu'il se déploie au fur et à mesure de la narration (exemple 8).

Naturellement, il pourrait se créer dans cette entreprise une volonté de la part des locuteurs de mitiger le contenu des paroles citées, tout en se permettant d'utiliser le discours direct même si ces paroles n'ont jamais été explicitement verbalisées par la personne à qui on les attribue. Pour Tannen (1986 : 311), chaque tentative de citer autrui est en effet un 'dialogue construit'. Ainsi, les locuteurs imputeraient des discours à ceux dont ils parlent, pas toujours sur la base de ce que ces derniers ont vraiment dit mais souvent sur la base de l'impression que ces derniers ont fait naître. Lorsque l'on cite, notre objectif n'est pas obligatoirement de fournir une reproduction littérale des paroles telles qu'elles sont supposées avoir été dites, mais parfois seulement de donner une idée générale de ce que l'auteur citée a montré par son attitude (si le discours est attribué à quelqu'un d'autre) ou de ce que l'on pensait nous-mêmes (si le discours direct est à la

première personne).

Dans des travaux antérieurs sur le discours rapporté, la reproduction verbatim était généralement considérée comme un prérequis dans l'usage du discours direct (Genette 1980). Or, l'authenticité de la citation exacte a depuis souvent été mise en question. Par exemple, Clark et Gerrig (1990: 795), et bien d'autres, notent que les rapporteurs ne choisissent de représenter que certains aspects de la personne citée et reproduisent uniquement alors ce qu'ils veulent transmettre au(x) destinataire(s). Par conséquent, cette démarche s'avère nécessairement sélective, et la reproduction verbatim ne s'illustre donc que comme une illusion, servant à des fins purement rhétoriques. La nature sélective de la citation se révèle bien manifeste dans le fait que les locuteurs choisissent telle ou telle séquence surtout pour des besoins argumentatifs – autrement dit – pour appuyer leurs propres raisonnements et témoignages. L'extrait suivant démontre à quel point l'argument de Aimée est mis en exergue par la séquence de discours direct : elle ironise le comportement des garçons à l'école ayant soudain commencé à s'intéresser à leur camarade de classe, Lucas, lorsque ce dernier a été approché par une belle fille :

- 10) AIM : *comme par hasard* (.) **genre** "elle c'est bon ! comme elle s'intéresse à Lucas c'est bon ils sont tous venus" et tout.

Ou encore en anglais, lorsque le locuteur se plaint de l'indifférence des enseignants dans son établissement, exprimant sa surprise par une séquence de DD et justifiant ainsi sa décision de quitter le cours :

- 11) RAY: *sometimes we didn't even have a teacher* (.) **we were just like** "oh where's the teacher?" (.) and we just went.

En ce qui concerne les propriétés structurelles de deux marqueurs, ils ne représentent pas le même degré de grammaticalisation, et non plus la même trajectoire. *Genre*, par opposition à *like*, ne s'est agglutiné avec aucun autre verbe par excellence (comme *like* l'a fait avec *be*). Ceci pourrait en partie expliquer sa fréquence en français, beaucoup moins élevée que dans le cas de *be like* en anglais. En français, *genre* détiendrait le statut d'une particule de mitigation plutôt que d'une construction agentive pouvant s'utiliser avec le pronom toute seule ou suivi du verbe *être* (\* *je suis genre* « ouais »). En revanche, *genre* s'emploie facilement soit avec des verbes comme *dire*, *faire* ou *être là*, soit tout seul sans pronom (majoritairement au début d'un prédicat syntaxiquement et phonologiquement indépendant, comme on l'a vu dans les exemples (7a) et (10).

Un certain nombre d'instances de *genre* apparaissent en cooccurrence avec le verbe *faire* (*faire genre*), qu'il convient de distinguer de la construction au verbe intransitif signifiant « se montrer » (*elle voulait* « *faire genre* »). Les données attestent d'un certain nombre des constructions intransitives similaires à *faire genre*, utilisées de façon ironique pour manifester de l'incrédulité, voire pour dénoncer une hypocrisie, comme dans (12) où le locuteur critique l'attitude des filles de son quartier se présentant comme

« inaccessibles » :

- 12) NOR: *(il) y en trop elles font **krari**<sup>4</sup> des fois [...] genre elles te connaissent pas elles veulent pas parler et tout ça.*

Les expressions comme *faire genre*, *faire style* ou *faire krari* peuvent aussi encadrer le discours direct :

- 13) LAN: *ils arrivent en dermatologie et ils **font style** "oh la la c'est trop simple ils ont des massages des masques et tout".*

Revêtant souvent une valeur performative, ces formes produisent un effet d'ironie, ancré dans leur signification de base (littéralement « *faire style* = *faire semblant* »). Or, elles semblent ici largement désémantisées en introducteurs et en constructions figées, avec une gamme de possibilités pragmatiques plus large. Les propos cités auraient vraiment pu être énoncés auparavant, mais pas nécessairement mot à mot, ou ils auraient pu ne pas être verbalisés du tout mais seulement extrapolés de l'attitude de l'auteur présumé. Grâce à ces différents niveaux de probabilité, les termes comme *genre* fonctionnent comme des particules polyvalentes pouvant s'employer tant avec des propos réels qu'avec des pensées intérieures. Il se trouve donc là quelque chose de l'ordre d'un continuum entre des énoncés explicites et des énoncés entièrement hypothétiques ou imaginés.

#### 4.2 *Théâtralisation et discours imitatifs : être « là » et être « comme ça »*

Parmi les emplois étudiés, il convient de mentionner une portion importante d'occurrences du DD incorporant des termes déictiques variés, dont le but est d'attirer l'attention de l'énonciateur vers la source des propos cités, c.-à-d. vers leur auteur. Pour la plupart, elles sont du type démonstratif ou adverbial, comme *this is* + NP en anglais, exemplifié dans l'extrait (5) ci-dessus, ou *here is/was* + NP, une forme régionale utilisée à Belfast :

- 14) ***Here was I**: "Then I must be hard of hearing or something"* (Milroy & Milroy 1977 : 54)

L'utilisation des particules déictiques est attestée dans un grand nombre de variétés linguistiques (Buchstaller & Van Alphen, 2012). En français, outre les occurrences de l'expression *être là* illustrées dans de nombreux exemples ci-dessus, on retrouve quelquefois des emplois imitatifs encore plus directs, qui servent à orienter l'audience vers le *contenu* de la citation plutôt que vers sa source.

---

<sup>4</sup> *Faire krari/crari* : faire 'comme si', se montrer prétentieux/se

- 15) ODI: *et puis il était **comme ça** "ab ab ab sors" ! [= crie].*  
 CLO: *et il allait- sa main elle était prête !*  
 AIM: *+< x et on se tenait **comme ça** [= imitation].*  
 CLO: *+< on était tous **comme ça** "il va lui mettre une gifle (.) non !"*

On retrouve le même processus en anglais, avec *like that* en troisième ligne de l'exemple suivant :

- 16) WIL: *when your parents (.) when **they go** "oh he's turning eighteen soon"  
 they **think** "what we gonna do (.) we can't say anything to him now"  
 you're **like that** "I've got so much freedom!".*

En essayant de reproduire les paroles rapportées de façon authentique, le locuteur recourt à la mimésis en se prêtant à adopter la voix de l'énonciateur original, ou de se représenter soi-même dans la situation relatée. D'habitude, les marques prosodiques se prêtent, littéralement, « au jeu ». En imitant le caractère de la voix, l'intonation, l'accent, la posture ou encore des gestes de la source, le locuteur arrive à récréer la situation d'une manière dynamique et expressive, créant une véritable mise en scène pour ses récits narratifs. L'analyse phonologique peut s'avérer cruciale ici, car le 'changement de voix' peut non seulement signaler les frontières du DD, mais aussi permettre de distinguer le DD du DI dans des cas potentiellement ambigus.

Le trajet mimétique va de l'extériorité (actions, gestes etc.) aux paroles les plus immédiates, réalisées par des séquences de discours direct. Cette représentation, très fréquente d'ailleurs, pose de nombreux problèmes, notamment puisque les emplois imitatifs peuvent ne pas être toujours relevés dans le corpus (surtout des emplois aux effets non-lexicalisés comme des imitations de sons ou de gestes, qui ne sont pas toujours « transcrits » avec des guillemets, et donc probablement ignorés). Pourtant, du point de vue de la grammaticalisation, ces emplois sont loin d'être inintéressants. La trajectoire de la grammaticalisation du DD est souvent décrite comme commençant dans les imitations et descriptions de divers états d'une personne. Dans de nombreuses études quantitatives, le « contenu » de la citation avec imitation des gestes et effets sonores émerge comme prédicteur significatif favorisant l'utilisation des variantes innovantes au début de leur grammaticalisation. Tel était le cas lorsque l'anglais BE+LIKE commençait à être employé (Tagliamonte & D'Arcy 2004), et il en va de même pour THIS IS+SPEAKER en anglais londonien (Fox 2012). Ce dernier est utilisé même chez les locuteurs les plus jeunes (8 ans) pour introduire des imitations variées à l'aide des effets gestuels et sonores. Les extraits de Cheshire *et al.* (2011 : 174) démontrent à quel point ce type d'imitation joue un rôle performatif dans les discours des sujets enregistrés :

- 17) *alright right **this is this is me** knocking at the door yeah and I'm knocking at the door yeah and and **this is the dog** "[gestes]" he went and **this is the dog** "woof woof woof".*

Du point de vue pragmatique, l'introducteur *This is* + NP se rapproche de très près de la construction *être là* en français, employée tant pour décrire des états et actions, (ex. [18]), que pour introduire le discours direct, (ex. [19]) :

- 18) P: *après les marseillais ils étaient là ils pleuraient "vas-y vas-y vous avez trop de la chance vous gagnez" après ils ont sorti des pistolets (.) ils ont tiré sur les parisiens "pa pa pa pa" [= imitation].*
- 19) P: *si c'est la Play (.) mais (.) après l'école nous nous ça sera nous les profs ! (..) et les vrais profs de l'école là (.) ils seront là "comment on appuie comment on fait pour tirer ?"*

L'extrait (18) montre que même si *être là* n'est pas directement suivi par la séquence de DD, il en est très proche au niveau de la position dans l'énoncé (une phrase plus loin). Ce fait jette encore une fois la lumière sur la trajectoire de la grammaticalisation de cet introducteur, allant de la description au discours rapporté. Oscillant entre ces deux fonctions, *être là* et *this is* + NP se comportent donc de façon analogue, comme on a pu le constater aussi dans l'extrait (17). Rappelons que ces introducteurs sont principalement utilisés dans des moments dramatiques, où les histoires relatées atteignent leur paroxysme (Fox 2012).

L'extrait suivant présente un vif échange doté d'effets mimétiques et sonores, où les collégiennes décrivent un professeur dont les tactiques inspirent la peur en classe. Ici, *être là* alterne avec des variantes plus « traditionnelles » :

- 20) ODI: *dès qu'on détourne la tête de la feuille du cours je sais pas on-*  
 AIM: *+< ouais on regarde la fenêtre et tout il dit +/.*  
 ODI: *il crie "ouah ouah ouah" [= imitation des cris].*  
 CLO: *ou sinon il fait "à ton tour de lire !" t'es là "ab euh euh" [= gémissements].*  
 AIM: *après après on est là "[= gestes]" (.) après il fait "bon ok Chloé lis !" (..) euh t'es- (..) le temps de réaliser et tout .*  
 CLO: *que- quand il parle allemand il est là "ab ha ha oui oui oui" (.) c'est pour ça que toujours tu dois viser ta feuille même si tu penses à autre chose (il) faut regarder la feuille !*

Les locutrices se livrent ici à une stylisation caricaturale du comportement de leur professeur, variant les formes du DD ainsi que les traits vocaux et prosodiques (tonalité, hauteur de voix, etc.). Ces formes, qui revêtent souvent une valeur performative et expressive, produisent une mise en scène authentique, presque un véritable spectacle pour l'audience. Comme l'ont démontré de nombreux travaux, dont, entre autres, Rampton (2009) et Trimaille (2007), les adolescents pratiquent souvent ce type de stylisation, censée reproduire la voix d'un alter, sa façon d'articuler, sa manière de se comporter. C'est sur ce style théâtralisé que repose l'authenticité du récit en question, et par

conséquence, la crédibilité du locuteur, voire son éloquence, sa loquacité, son habileté rhétorique, et peut-être même sa popularité au sein du groupe constituant son audience. La socialisation langagière adolescente est liée, entre autres, aux capacités de tout un chacun à pouvoir se forger une identité, directement via le contenu des discours et indirectement via les ressources linguistiques utilisées pour exprimer ces discours. Étant donné que le désir d'expressivité joue un rôle essentiel parmi les « nécessités » communicationnelles (Prévost 2006), il semble naturel que les locuteurs cherchent des moyens linguistiques pour l'atteindre au mieux. De nombreux travaux ont souligné la présence d'effets sonores dans le DD, particulièrement fréquents surtout au stade initial de la grammaticalisation où la citation se rapproche de très près de l'imitation (Buchstaller 2001: 3). Dans la recherche d'expressivité, le discours direct et les imitations articulatoires jouent un rôle fonctionnel en appuyant les intentions du narrateur, d'une part comme une ressource discursive dont le but est de rendre les récits plus expressifs, plus dramatiques ou simplement plus amusants, et d'autre part comme des moyens indirects servant à étayer une argumentation. Finalement, ces ressources semblent aussi être dotées d'une fonction d'auto-présentation, car en utilisant des paroles directes, choisies par soi-même mais attribuées aux autres, on se présente toujours d'une certaine façon (soit en créant des rapprochements, soit en affirmant sa différence).

### 4.3 *Monologue intérieur*

Le monologue intérieur, ou le courant des pensées, est un discours ayant pour objet d'introduire l'audience directement dans le « psyché » du locuteur. Exprimé par le biais du discours direct, il donne expression aux pensées intimes, proches de l'inconscient et de la subjectivité, et donc basé sur le postulat d'honnêteté. Le DD rend ainsi compte du flux de la conscience à un moment donné, en lien avec le sujet discuté, donnant une impression d'immédiateté et d'authenticité. Exprimer le monologue intérieur via le DD constitue donc une technique discursive, mobilisant autant des ressources linguistiques qu'extralinguistiques. Dans la mesure où l'on exprime souvent ce qui nous « passe par la tête » sous forme de DD, la mimésis rentre encore une fois en jeu comme un élément important, probablement accentué par l'utilisation d'introducteurs innovants (c'est du moins ce que démontre la littérature sur la grammaticalisation des nouvelles variantes). Les extraits suivants illustrent à quel point la mimésis fait partie intégrante du processus de la citation directe :

- 21) NIN: *oh vous avez écouté la musique de Shrek ? on **était tous là** "onaaaaah" !*  
 [= imitation] [= rire].
- 22) MIL: *ouais j'étais choquée **j'étais là** "oh my gosh" (.) le même R [=nom] que je connais x de Super Junior **j'étais là** "nooon c'est pas possible !" [= voix grave] eh non mais j'étais choquée hein !*

Des séquences similaires existent aussi en anglais :

- 23) SUL: *you know when you're in primary school you'll be like "uur oh my god (.) oh !"*  
[= imitation, air choqué].

Les extraits (21) – (23) illustrent les observations de Buchstaller (2001) à propos du lien entre les introducteurs innovants et les effets mimétiques et sonores. Il est fort probable, d'ailleurs, que le discours cité dans les extraits ci-dessus n'ait jamais été vraiment prononcé et qu'il ne représente que des sentiments ou réflexions intérieures. L'extrait (23) en particulier montre que les paroles rapportées sont plutôt hypothétiques, car la phrase est au futur de la deuxième personne, et ne s'identifie pas vraiment alors comme un discours qui a réellement été énoncé par quelqu'un de concret. La cooccurrence des variantes innovantes et des phrases telles que « *oh my god* », « *wow* », ou encore des exclamations / jurons comme « *putain* » ou « *merde* », atteste de la vivacité de cette technique qui a pour but de rendre compte au plus près des linéaments de la pensée du sujet parlant.

La question qui paraît importante ici est de savoir si l'évolution des introducteurs, et l'innovation dans l'usage du DD en général, peuvent être attribuées aux nouvelles façons de représenter les états de conscience et de la pensée. C'est en effet ce qu'ont suggéré Tagliamonte et D'Arcy (2007) en démontrant que la proportion du monologue intérieur dans les occurrences de DD s'avère plus élevé chez les jeunes adultes, par ailleurs considérés comme les premiers utilisateurs de BE + LIKE. Y aurait-il, dans le langage, une nécessité de cette fonction endophasique ? A l'époque où nous dévoilons de plus en plus ce qui relève de notre vie privée (dont l'exemple le plus évident se trouve dans la communication sur Internet, notamment sur Facebook ou Twitter), on peut se demander si, en définitive, le langage parlé ne serait pas en train de s'informaliser et de se subjectiver, et si nous n'adopterions pas de plus en plus d'expressions qui nous permettent d'exprimer le flux de la pensée d'une façon directe et instantanée ? L'examen de diverses marques linguistiques du DD témoigne en effet d'un penchant pour une représentation des états de conscience plus subjective, plus immédiate et, finalement, plus ouverte.

## 5. Conclusion

Dans cet article, j'ai tenté d'illustrer les fonctions des différents introducteurs de discours rapporté au style direct chez les jeunes, en m'interrogeant notamment sur les aspects de changement dans le système ainsi que sur les similarités des procédés linguistiques dans le contexte anglais et français. Plus particulièrement, j'ai tenté d'apporter des éléments de réponse à quelques questions précises, à savoir quelles motivations peuvent déterminer l'émergence de nouvelles variantes informelles, quels effets sont produits par ces formes, que contribuent-elles à l'interaction, et comment peuvent-elles éclairer les mécanismes universels à l'œuvre dans les pratiques discursives.

L'utilisation du discours direct, notamment celle qui s'appuie sur des procédés non-canoniques, semble plus répandue chez les jeunes (Andersen 2000, Chevalier 2001). Sur

le plan développemental, cela pourrait en effet être lié au phénomène de gradation d'âge et à des facteurs de maturation, tels l'adoption des variantes standard à l'entrée dans la vie d'adulte et dans le monde de travail. Or, quelques indices précis montrent que certaines constructions innovantes pourraient s'être grammaticalisées en introducteurs du DD et avoir adopté de nouvelles fonctions pragmatiques dans le langage, très semblables en anglais et en français.

L'évolution des variantes conduit à s'interroger sur la complexité de représentations des pensées et paroles rapportées. L'immédiateté de l'oral, le planning « en ligne », la rapidité de la parole et le manque de temps pour une réflexion préalable : tous ces facteurs peuvent influencer sur le choix du discours direct plutôt que le discours indirect, mais également sur le choix de telle ou telle forme d'introducteur. Les formes émergentes, seraient-elles plus fréquentes dans certains contextes pour une raison précise ? Les termes *être là / this is* +NP, par exemple, offrent peut-être une palette des fonctions pragmatiques plus large que les introducteurs plus traditionnels. L'imitation et les effets non-lexicalisés, qui accompagnent souvent ces variantes désémantisées, servent à accroître l'effet de dramatisation des récits et à créer un effet de réalisme, même avec les propos les plus banals. Les marqueurs d'approximation comme *genre / like*, d'un autre côté, permettent aux locuteurs d'afficher non seulement leur attitude et position épistémique, mais aussi de se désengager de la véridicité des propos cités.

Souvent stigmatisées, ces variantes peuvent-elles en fait aider les locuteurs à enrichir les récits et les descriptions ? Dans les interactions ordinaires, les introducteurs « canoniques » comme *dire* ou *demander* sont loin d'être les seuls à pouvoir exprimer les fonctions de discours – et encore moins de pensées – rapportées. Les locuteurs ont souvent besoin de stratégies moins contraignantes au niveau sémantique, des formes de discours direct qui se prêteraient mieux à l'expression des pensées, attitudes, jugements de valeur ou justifications, et qui permettent de mieux saisir toute la palette de « phénomènes » mentaux allant des pensées les plus intimes aux paroles extérieures les plus actualisées. L'évolution des variantes non-standard ne représente pas forcément une simplification de la langue, caractérisée par une perte d'expressions appropriées, mais plutôt un enrichissement pragmatique permettant de nuancer les propos et de donner lieu à davantage de variations. Ces formes disparaîtront-elles du langage adulte au fur et à mesure de l'adoption d'un lexique plus standard ? Seules les futures études stratifiées par âge, portant sur la distribution et la variation dans le système du DD, pourront montrer si les formes innovantes s'établissent dans la langue parlée (comme *be like* en anglais) ou si leur usage s'estompe progressivement.

## ANNEXE : FORMES D'INTRODUCTEURS DE DISCOURS DIRECT

FRANÇAIS			ANGLAIS <sup>5</sup>		
Variante	N	%	Variante	N	%
<i>dire</i>	424	40.9	<i>say</i>	679	29.1
<i>faire</i>	307	29.6	<i>be + like</i>	532	22.8
<i>zéro</i>	128	12.4	<i>go</i>	429	18.4
<i>être là</i>	29	2.8	<i>zéro</i>	322	13.8
<i>genre</i>	17	1.6	<i>think</i>	228	9.8
<i>être comme ça</i>	15	1.4	<i>this is + speaker</i>	61	2.6
<i>c'est</i>	15	1.4	<i>tell</i>	24	1.0
<i>dire/faire genre</i>	8	0.8	<i>autre</i>	59	2.5
<i>en mode</i>	6	0.6			
<i>autre</i>	87	8.4			
TOTAL	1036	100	TOTAL	2334	100

<sup>5</sup> Données du projet 'Linguistic Innovators', adaptées de Cheshire et al. (2011)

## BIBLIOGRAPHIE

- Andersen H. L. (2000), « Discours rapporté en français parlé : rection du verbe de citation et éléments délimitant la citation directe », in H. L. Andersen & A. B. Hansen, *Actes du colloque Français parlé : corpus et résultats, Etudes romanes 47*, Copenhagen, Museum Tusulanum Press, p. 143-155.
- Andersen, H.L. (2002), « Le choix entre discours direct et discours indirect en français parlé: facteurs syntaxiques et pragmatiques ». *Faits de Langues* 19 : 201-210.
- Buchstaller, I. (2001), « He goes and I'm like: The new Quotatives re-visited. » Présentation à NWA 30, Raleigh, USA.
- Buchstaller, I. & D'Arcy, A. (2009), « Localized globalization: A multi-local, multivariate investigation of quotative *be like* ». *Journal of Sociolinguistics*, 13, p. 291–331.
- Buchstaller, I. & Van Alphen, I. (2012), *Quotatives: Cross-linguistic and cross-disciplinary perspectives*, John Benjamins.
- Cheshire, J., Kerswill, P., Fox, S. & Torgersen, E. (2011), « Contact, the feature pool and the speech community: The emergence of Multicultural London English ». *Journal of Sociolinguistics*, 15, p. 151–196.
- Chevalier, G. (2001), « Comment comme fonctionne d'une génération à l'autre. » *Revue québécoise de linguistique* 30/2, p. 13-40.
- Clark, H. H. & Gerrig, R. J. (1990), « Quotations as Demonstrations », *Language* 66, p. 764–805.
- Coppen, P.A. & Foolen, A. (2012), « Dutch quotative *van*: Past and present. In: Buchstaller, I. & Van Alphen, I. (ed.), *Quotatives: Cross-linguistic and cross-disciplinary perspectives*, John Benjamins (p.259-280).
- Dobiáš, D. (2005), « Like as a Discourse Marker / Quotative Complementizer / Verbal Auxiliary, The Case of Grammaticalisation ». Disponible sur : [http://d.ic.cz/pdf/Grammaticalisation\\_of\\_the\\_Discourse\\_Marker\\_'like'.pdf](http://d.ic.cz/pdf/Grammaticalisation_of_the_Discourse_Marker_'like'.pdf).
- Dostie, G. (2001). « La gradation du sens et ses traces morphologiques et syntaxiques. Considérations sur la (poly)pragmaticalisation. » In: D. Roulland & G. Col (ed.), *Grammaticalisation 2. Concepts et cas*, Rennes: PUR (p.61-91).
- Ferrara, K. & Bell, B. (1995). « Sociolinguistic variation and discourse function of constructed dialogue introducers: the case of *be + like* ». *American Speech* 70/3, p. 265-290.
- Fleischman, S. & Yaguello, M. (2004), « Discourse markers across languages? Evidence from English and French. » In : C.L. Moder & A. Martinovic-Zic (ed.), *Discourse Across Languages and Cultures*, John Benjamins (p.129–147).
- Fox, S. (2012), « Performed narrative: The pragmatic function of *this is+speaker* and other quotatives in London adolescent speech ». In: Buchstaller, I. & Van Alphen, I. (ed.), *Quotatives: Cross-linguistic and cross-disciplinary perspectives*, John Benjamins (p.231–258).
- Genette, G. (1980), *Narrative Discourse: An Essay in Method*, Ithaca, Cornell University Press.
- Genette, G. (1983), *Nouveaux discours du récit*, Paris, Seuil.

- Golato, A. (2000), « An innovative German quotative for reporting on embodied actions: *Und ich so/und er so 'and i'm like/and he's like'* », *Journal of Pragmatics* 32/1, p. 29-54.
- Hasund, K, Opsahl, T. & Svennevig, J. (2012), « By three means. The pragmatic functions of three Norwegian quotatives ». In: Buchstaller, I. & Van Alphen, I. (ed.), *Quotatives: Cross-linguistic and cross-disciplinary perspectives*, Amsterdam: Benjamins (p.37-67).
- Hoffmannová, J. (2010), « České jako a slovenské ako/akože v mluvených projevech (malý konfrontační pokus) ». In: M. Šimková (ed.): *Slovo–Tvorba – Dynamickosť. SAV/BA* (p. 359–371).
- Hopper, P. & Traugott, E. C. (2003), *Grammaticalization*. Cambridge, CUP.
- Jørgensen, A. (2009), « 'En plan' used as a hedge in Spanish teenage language. » In Stenström, A.B. & Myre-Jørgensen, A. (ed.) *Youngspeak in a multilingual perspective*, John Benjamins (p. 95-11).
- Labov, W. (1972), *Sociolinguistic Patterns*, Oxford, Blackwell.
- Levey, S., Groulx, K. & Roy, J. (2013), « A variationist perspective on discourse-pragmatic change in a contact setting », *Language Variation and Change*, 25, p. 225-251.
- Maschler, Y. (2002), « On the grammaticization of ke'ilu 'like', lit. 'as if', in Hebrew talk-in-interaction », *Language in Society*, 31, p. 243-276.
- Marnette, S. (2005), *Speech and Thought Presentation in French: Concepts and strategies*, Amsterdam, John Benjamins.
- Milroy, J. & Milroy, L. (1977), « Speech and Context in an Urban Setting », *Belfast Working Papers in language and Linguistics*, Vol.2.
- Morel, M.A. (1996), « Le discours rapporté direct dans l'oral spontané », *Cahier du français contemporain* 3, p. 77-90.
- Morel, M-A. & Danon-Boileau, L. (1998), *Grammaire de l'intonation, l'exemple du français oral*, Paris-Gap, Ophrys.
- Pichler, H. (2010), « Methods in discourse variation analysis: Reflections on the way forward ». *Journal of Sociolinguistics*, 14/5, p. 581-608.
- Prévost, S. (2006), « Grammaticalisation, lexicalisation et dégrammaticalisation : des relations complexes », *Cahiers de praxématique* 46, p. 121-140.
- Rampton, B. (2009), « Interaction ritual and not just artful performance in crossing and stylization », *Language in Society*, 38, p. 149-176.
- Rodriguez, F. (ed.) (2002), *El lenguaje de los jóvenes*, Barcelona, Ariel.
- Rosier, L. (2002), « Genre: le nuancier de sa grammaticalisation. » *Travaux de linguistique*, 44, p. 79-88.
- Rosier, L. (2008), *Le discours rapporté en français*, Paris, Ophrys.
- Tannen, D. (1986), « Introducing Constructed Dialogue in Greek and American Conversational and Literary Narratives ». In : F. Coulmas (ed.), *Direct and Indirect Speech*, Berlin, Mouton (p.311-322).
- Tagliamonte, S. & D'Arcy, A. (2004), « He's like, she's like: The quotative system in Canadian youth », *Journal of Sociolinguistics* 8, p. 493–514.

- Tagliamonte, S. & D'Arcy, A. (2007), « Frequency and variation in the community grammar: Tracking a new change through the generations », *Language Variation and Change*, 19, p. 199-217.
- Trimaille C. (2007), « Stylisation vocale et autres procédés dialogiques dans la socialisation langagière adolescente », *Cahiers de Praxématique* 49, p. 183-206.
- Vandelanotte, L. (2012), « Quotative *go* and *be like* : grammar and grammaticalization », In: Buchstaller, I. & Van Alphen, I. (ed.), *Quotatives: Cross-linguistic and cross-disciplinary perspectives*, John Benjamins (p.173–202).
- Wiemer, B. (2010), « Hearsay in European languages: toward an integrative account of grammatical and lexical marking ». In : Diewald, G. & Smirnova, E. (ed.) *Linguistic realization of evidentiality in European languages, Vol.49: Empirical Approaches to Language Typology*, Berlin, de Gruyter (p.59–129).
- Wolfson, N. (1978), « A feature of performed narrative: the conversational historical present », *Language in Society* 7, p. 215-237.
- Yaguello, M. (1998), *Petits faits de langue*. Paris, Seuil.